



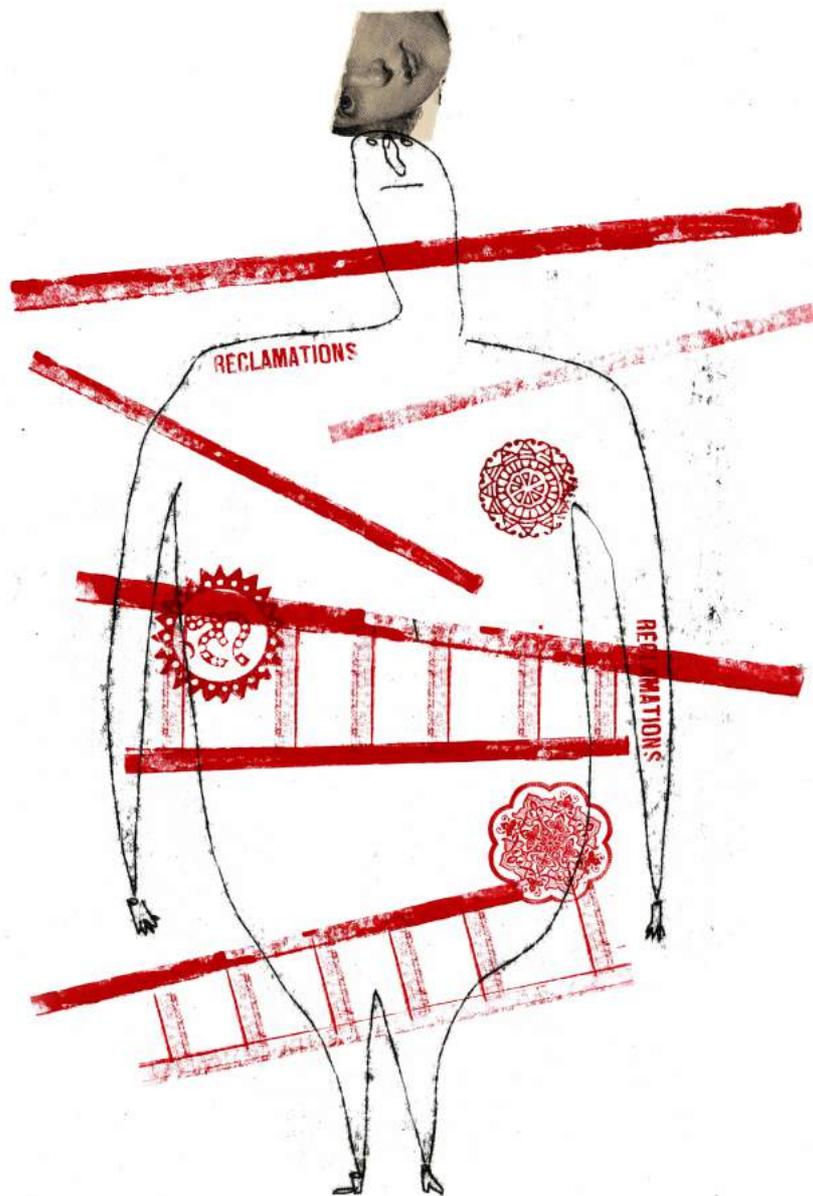
Théâtre Gérard Philipe
Centre dramatique national de Saint-Denis
Direction: Jean Bellorini

CRÉATION

LE TRAIN ZÉRO

DE **Iouri Bouïda**

MISE EN SCÈNE **Aurélia Guillet**



© Serge Bloch

Du 8 au 26 janvier 2020

Relations presse

Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis

Nathalie Gasser 06 07 78 06 10 – gasser.nathalie.presse@gmail.com

Du 8 au 26 janvier 2020

Du lundi au samedi à 20h, dimanche à 15h30

Relâche le mardi

Durée : 1h – Le Terrier

LE TRAIN ZÉRO

de Iouri Bouïda

traduction Sophie Benech

mise en scène et scénographie **Aurélia Guillet**

avec Miglen Mirtchev

avec les voix de Claire Aveline, Marc Barbé, Bénédicte Cerutti, Hugues de La Salle,

Philippe Smith

lumière Thibault Gaigneux et Aurélia Guillet

son Jérôme Castel

vidéo Jérémie Scheidler

collaboration à la dramaturgie Marion Stoufflet

Le texte est publié aux éditions Gallimard, collection L'Imaginaire.

Remerciements à Marie-Agnès Brigot

Production compagnie Image et 1/2, Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis.

INFORMATIONS PRATIQUES

Tarifs : de 6€ à 23€

Théâtre Gérard Philipe, Centre dramatique national de Saint-Denis

59, boulevard Jules Guesde 93200 Saint-Denis

Billetterie : 01 48 13 70 00

www.theatregerardphilipe.com / reservation@theatregerardphilipe.com

À PROPOS DU TEXTE

« Cent wagons aux portes bouclées à mort et plombées, deux locomotives à l'avant, deux à l'arrière tchouk-tchouk... hou-ou ! Cent wagons. Lieu de départ, inconnu. Lieu de destination, secret. On tient sa langue. Votre boulot n'est pas sorcier : les voies doivent être en état. De là à là. Ric-rac. »

Le Train Zéro, extrait

Une gare perdue aux lisières du monde, de la Russie. Chaque jour, tout doit être fait pour que puisse passer le Train Zéro. Tout n'est que l'ombre de l'attente du passage quotidien de ce train, la raison de vivre de tout ce petit village contrôlé par l'armée. On ne sait rien de lui, ni ce qu'il transporte, ni où il va, ni d'où il vient. Un épais secret qu'il est interdit aux habitants de chercher à connaître sous peine de mort.

Ce sont, en fait, aux derniers jours de cette colonie ferroviaire que nous assistons. Un homme Ivan Arbadiev reste le seul habitant de ce lieu déserté qu'il refuse de quitter. Ses parents, ennemis du peuple, se sont suicidés et il a été élevé par la patrie, pour la patrie, et il n'a eu, dans sa vie, que le Train Zéro et c'est seul avec lui qu'il va rester.

Au seuil de sa mort, donc, nous voyons sa vie avec se dérouler en *flashback*, de l'arrivée des premiers habitants jusqu'à leur départ. Y défile le quotidien de son travail, de sa famille, sa quête d'amour... et le destin funeste de certains que l'attente de ce train va rendre fou.

Dans ce texte puissant et dense, tout évoque un système concentrationnaire soviétique mais très étrangement, et presque de manière incompréhensible, il émeut sur le sens de la vie de manière plus générale. Les personnages sont tellement pris dans leur désir de vie, d'amour, de comprendre ou d'accepter que leur humanité nous saisit bien au-delà du contexte historique.

Ce Train Zéro peut être une métaphore de la cause communiste comme il est celui de ce qui fait tout simplement vivre ou de mourir, de ce qui fait sens ou non. Il décrit de manière frappante comment des êtres font face à l'incompréhensible de la vie, il suggère combien l'émotion de la vie, la quête et le désir reposent sur ce qu'on ne possède pas, ne connaît pas.

Il parle de la condition humaine, insatisfaite, en quête d'elle-même. Il raconte comment des êtres se raccrochent à leur vie quotidienne au milieu de ce qui les dépasse, la vie, la société.



© photographie de répétition - Aurélia Guillet

ENTRETIEN AVEC AURÉLIA GUILLET

Qu'est-ce qui vous a séduit dans le récit *Le Train Zéro* de Iouri Bouïda, auteur russe peu connu en France ?

C'est un texte d'une grande puissance littéraire et stylistique. J'ai été séduite par la qualité de cet écrit contemporain (1994), par son acuité, sa précision, le percutant de sa langue et de sa pensée. C'est une écriture très vivante qui reflète une méditation concrète sur la vie. J'y ressens une immense profondeur dans une forme accessible. Ce qui m'a beaucoup plu, le questionnement sur les limites de ce qui fait sens, l'évocation poétique et concrète de ce qui nous dépasse, de ce sur quoi nous n'avons pas prise : ce Train Zéro. Nous pouvons être complètement athées et accepter une part d'incompréhensible, accepter que nous ne soyons pas maîtres des choses. Et c'est peut-être ce qu'il faut que nous arrivions à faire aujourd'hui, après un siècle de sur-contrôle, accepter plus collectivement que nous ne puissions pas tout savoir. Vouloir une connaissance absolue est sans doute le plus grand danger que nous encourrons. La beauté du texte vient que la dureté du contexte totalitaire décrite permet de regarder l'humain, et qu'elle peut être transposable indépendamment du contexte russe. Iouri Bouïda est un auteur et un journaliste assez solitaire et très discret. La force de ce dernier est une lucidité qui vient d'une déchirure : une blessure première et cachée, qui est si précieuse.

Comment vous êtes-vous emparée du texte ? Pourquoi avoir fait d'un personnage unique le narrateur d'une histoire chorale ?

Nous avons essayé de garder l'ossature minimum tout en étant respectueux de l'évolution de la structure du texte. La difficulté était de traduire cette pensée qui se déploie parfois dans de très longues phrases : c'est vivant sur le papier, mais à dire, on perd cette intensité à certains moments. Le tri s'est fait en fonction de cette difficulté. C'est un travail que nous avons vraiment effectué en dialogue étroit avec le comédien Miglen Mirtchev. Tout est lié à ce qui fait théâtre ou non. Nous avons parfois légèrement épuré la syntaxe, parce que le souffle du plateau le nécessitait. J'avais d'abord fait une première coupe narrative, pour simplifier au maximum. Miglen a ensuite ramené certains détails de construction des personnages. Au départ, j'avais pris le parti très radical de dire que tout venait du narrateur, de sa solitude, de son face à face avec la mort, de ce qui rappelait toute sa vie et tout un monde, et qui le faisait dépositaire de la mémoire de ce monde. Lors d'une première étape de travail, Miglen faisait toutes les voix, comme si le narrateur se souvenait de tout, comme si c'était dans sa tête. Le défaut de cette idée était que l'on pouvait perdre le fil et qu'on ne savait parfois plus qui parlait... Nous avons donc enregistré des voix-off, pour entendre une multitude d'identités, puis ajouté quelques détails sur le trajet de chaque personnage, pour pouvoir mieux les suivre. Nous nous retrouvons dans l'espace de la mémoire du narrateur, dans un espace mental dans lequel les voix-off sont traitées comme si elles étaient des voix ancrées en lui, les voix des souvenirs qui lui reviennent.

Comment avez-vous transposé cette écriture au plateau ?

La scénographie esquisse différents univers. Le Terrier, avec ces piliers, permet plusieurs angles de perception. La superposition des espaces représente les strates de la mémoire. Nous structurons l'espace par les différences de cadrage. Deux panneaux en toile tendue et un rideau de tulle structurent l'espace. C'est l'articulation de ces éléments avec la lumière qui sert à déterminer différents points de vue. Nous sommes très métonymiques, les éléments scénographiques sont assez simples : avec un petit objet, un axe de lumière, nous créons un univers. Le son, très important dans mon travail, vient aussi spatialiser la scène. Tout comme la lumière, le son crée un espace sensible, une atmosphère, une couleur. Il fait exister un endroit, compose une ambiance qui accentue l'intensité de la présence de l'acteur. Le rythme sonore accompagne son rythme émotionnel. Il scande le cheminement de la pensée et des souvenirs.

Ce qui m'intéresse dans la vidéo, c'est de la travailler comme de la lumière. L'idée est de fabriquer un arrière-fond qui puisse devenir matière et qui vient s'accorder à la rugosité du texte, à cette profondeur concrète.

***Le Train zéro*, comme les pièces de Heiner Müller, d'August Strindberg ou d'Alexandra Badea, que vous avez mis en scène auparavant, dégage malgré sa noirceur une grande humanité.**

Qu'est-ce qui vous pousse vers ce théâtre sombre et humaniste ?

Le Train zéro est l'histoire d'une humanité ordinaire, celle d'une colonie ferroviaire qui peut évoquer ce que le stalinisme avait de plus dur. Mais, dans un même temps, nous voyons la vie qui persiste malgré tout. L'auteur décrit des êtres qui vivent dans un monde qui est en train de se déliter, mais où l'humain s'accroche obstinément. Exprimer ce tragique-là, c'est pour moi une manière de parler de l'après. Je souhaitais renvoyer la question que me posait le texte : comment espérer après la chute du communisme et montrer comment l'humain, au milieu de tout cela, perdure. Dans une période de crise, l'homme est réduit à ce qui en fait sa force fondamentale — souvent

l'amour comme ici. C'est le rapport aux choses ordinaires qui forme une sorte de résistance, qu'il me paraissait intéressant de raconter. Ce ne sont pas tant les solutions que cela apporte, mais plutôt d'observer ce que notre manière de regarder contient de force vitale. Heiner Müller pose la question de comment espérer aujourd'hui. August Strindberg, lui, a cherché à la fin de sa vie un sentiment plus spirituel et apaisé, une forme de lumière, mais une lumière qui vient de l'obscurité. C'est une façon d'espérer malgré tout mais de manière lucide et d'autant plus déterminée.

Je pense que le théâtre est un endroit où nous pouvons collectivement regarder nos blessures. Ce n'est pas un espace d'affirmation péremptoire, mais un lieu d'apaisement, de reconnaissance, où nous pouvons douter sereinement et de manière constructive. Ce qui m'importe le plus, c'est de pouvoir montrer comment une contradiction est active et peut avoir sa force de destruction mais aussi comment, dans son énergie, elle peut avoir une puissance de vie.

Propos recueillis par Malika Baaziz, novembre 2019



© Tarkovski Andreï, Stalker, 1978

REPÈRES BIOGRAPHIQUES

Iouri Bouïda, auteur

Iouri Bouïda est né dans la région de Kaliningrad en 1954 et vit actuellement à Moscou. Il a publié depuis 1992 de nombreux livres en Russie où son œuvre jouit d'un grand prestige. Plusieurs de ses ouvrages ont été traduits en français, chez Gallimard, cinq romans : *Le Train Zéro* (1998), *Yermo* (2002), *Potemkine ou Le Troisième Cœur* (2012), *La Mouette au sang bleu* (2015) et dernièrement *Voleur, espion et assassin* (2018) ainsi que deux recueils de nouvelles, *La Fiancée prussienne* (2005) et *Epître à Madame ma main gauche*, publié aux éditions Interférences en novembre 2010.

Aurélia Guillet, metteure en scène et scénographe

Après un DEA d'études théâtrales, Aurélia Guillet entre à l'école du TNS en mise en scène. Elle est ensuite assistante de Daniel Jeanneteau et Stéphane Braunschweig, et collaboratrice artistique de Claude Duparfait, Antoine Gindt, Cécile Pauthe, Blandine Savetier, Jacques Nichet et dernièrement de Felix Prader.

Elle est chargée de cours pratique de théâtre à l'université de Strasbourg, Poitiers, Amiens et actuellement à Paris-Nanterre. Elle a dirigé un atelier intensif à l'université Paris I en partenariat avec La Colline (où elle monte des textes de Büchner, Kane et Müller, un montage documentaire). Avec La Colline et la MPAA de Paris, elle monte avec des amateurs une adaptation du film *Paris* de Raymond Depardon. Elle vient d'obtenir le diplôme d'enseignement de professeur de théâtre par VAE.

Elle met en scène *La Mission* (Müller, 2004), *Paysage sous surveillance* (Müller, TNS - Festival Premières, 2005), *Penthésilée Paysage* (Kleist/Müller, TNS et TGP, 2006), *La Maison brûlée* (Strindberg, TNS, 2007), *Déjà là* (Michniak, Comédie de Reims, La Colline Théâtre national, Festival Neue Stücke aus Europa, Wiesbaden, 2012), avec Jacques Nichet *Pulvérisés* (Badea, TNS, Théâtre de La Commune, 2014), *Quelque chose de possible*, d'après Minnie et Moskowitz de Cassavetes (CDN Thionville, Besançon, Reims, L'Onde, MA Scène Nationale, 2016), avec Ricardo Lopez Munoz *Là, Je parle* (Centre Culturel de Kourou – Théâtre de l'Encre Guyane, 2016), *Le Réveil d'un homme* d'après Dostoïevski (Festival de caves, 2019).

Miglen Mirtchev, comédien

Formé au Conservatoire Supérieur d'Art Dramatique de Sofia (Bulgarie), Miglen Mirtchev vit et travaille en France depuis 1984. Au théâtre, il a joué notamment sous la direction de : Tommy Millot dans *Lotissement* de Frédéric Vossier (spectacle lauréat du festival Impatience 2016), Aurélia Guillet dans *Quelque chose de possible* d'après John Cassavetes, Jean Boillot dans *Mère Courage* de Bertolt Brecht, Michèle Harfaut dans *All Rh+*, de Nicoleta Esinencu, Sandrine Lano dans *Mais n'te promène donc...* de Georges Feydeau, Eram Sobhani dans *La Tour du roi du grand horloge* de William Butler Yeats, Laurent Maklès dans *Le Manteau* d'après Nikolaï Gogol, Norma Guevara dans *L'Éloge de la chose* de Jean-Daniel Magnin, François Rancillac dans *La Nuit au Cirque* d'Olivier Py, Jérôme Savary dans *La Périchole*, *Irma la Douce* et *Demain la Belle*, Jean-Michel Bruyère dans *Radix*, Gilbert Tiberghien dans *La Mort véridique de Jeanne d'Arc* de Stéphane Tsanev et *American Buffalo* de David Mamet, Jacques Roux dans *Œdipe et le jardin des délices*, Claire Benjamin dans *La Taverne du diable*.

Au cinéma, il a tourné notamment avec Agnès Jaoui, Thomas Vinterberg, Arnaud Desplechin, Éric Rochant, Jérôme Enrico, Gilles Legrand, Éric Vénier, Lyès Salem, Jacques Maillot, Claire Devers, Pavel Lounguine, Aurélia Georges, Laurent de Bartillat, Marc Barbé, Valérie Minetto, Jean-Baptiste Germain, Carole Garapit, Sylvain Desclous, Fabien Onteniente, Sam Garbarski, Nathalie Saugeon, Milka Assaf, Karl Zéro.

Il a également participé à de nombreux téléfilms et séries télévisées ainsi qu'à un très grand nombre de fictions radiophoniques et émissions poétiques pour France Culture et France Inter.

Jérôme Castel, création son

Guitariste sur scène et en studio au sein de différentes formations, principalement de chanson française (Kamas et les corbeaux, Le Julbox, Fredda, Bertrand Louis), Jérôme Castel est aussi auteur et compositeur de ses chansons, et a sorti un disque en mai 2017.

Pour le théâtre, il participe à la direction musicale de la saga théâtrale *SODA* mise en scène par Nicolas Kerzenbaum (qu'il interprète sur scène, programmée au TGP, à Creil et Théâtre de l'Aquarium), crée la bande sonore des performances *La Spectatrice de la vitesse / Requiem sans fin* et *L'Origine du monde* de Catherine Froment, il joue sur scène sa musique dans *Quelque chose de possible* d'après Cassavetes d'Aurélia Guillet et dans *Swan s'inclina poliment*, mis en scène par Nicolas Kerzenbaum. Il crée la bande son de *Ctrl-X* de Pauline Peyrade, mise en scène par Cyril Teste/Collectif MxM. Régisseur son et mixeur du spectacle *Tête haute* de Cyril Teste - collectif MxM (2014-2016). Il crée les bandes sonores d'expositions temporaires

(Fred, Angoulême, 2012) ou permanentes (Le Musée du Sel - 2013). Il est aussi compositeur de musiques pour des documentaires (*5-7 rue Corbeau* - 2007, *surgi de la brume dans un rugissement strident* - 2009) et des films institutionnels. Dans tout son travail, Jérôme Castel est fortement influencé par la scène *nowave* new yorkaise, la pop, la *noise* et la musique répétitive.

Thibault Gaigneux, création lumière

Passionné par les arts visuels et la photographie, il décide de s'orienter dans la pratique de la lumière. Il passe à un diplôme de régisseur lumière à Nancy puis il se spécialise et obtient un master en conception lumière de l'École Nationale Supérieure d'Arts et Technique du Théâtre à Lyon en juillet 2017.

Il crée les lumières de *Bourrasque* de Nathalie Bécue, mis en scène par Felix Prader, en collaboration avec Aurélia Guillet, celles de *Mouton* mis en scène par Rogier Hardeman à l'Opéra National du Rhin en décembre 2017. En parallèle de son activité de créateur, il est régisseur lumière et coordinateur général pour le spectacle *Flux* de la compagnie Contrepoint dirigée par Yan Raballand, en cours de création. Fasciné par ce médium, il explore la lumière sous toutes ses formes, aussi bien au théâtre, à l'opéra et pour la musique *live*, que dans l'architecture et l'art contemporain.



© Anselm Kiefer